



MARX, ENGELS ET LES ÉCRIVAINS ROMANTIQUES

Robert Sayre*
Michael Löwy**

* Professor de Literaturas Anglófonas na Université Paris-Est Marne-la-Vallée.
** Diretor de pesquisas no Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS).

MARX ET ENGELS CONTRE LE ROMANTISME ?

Il existe toute une littérature, notamment d'inspiration stalinienne, qui tend à présenter les auteurs du *Manifeste du parti communiste* comme des adversaires du romantisme, rejetant en bloc ce courant culturel en tant que « réactionnaire ». Un exemple typique est l'ouvrage publié en 1936 par Jean Fréville aux Editions Sociales Internationales, qui reste jusqu'aujourd'hui le seul recueil en langue française de textes par Marx et Engels concernant la littérature et l'art.¹ Dans son introduction, Fréville, qui cite avec entrain la définition des écrivains par Staline comme « les ingénieurs de l'âme », reconnaît tout de même que le romantisme n'est pas

une simple réaction contre l'art classique, mais « la protestation désespérée qu'élèvent, contre le capitalisme, à la fois la noblesse dépossédée et la petite bourgeoisie radicale ».² Cependant, le chapitre consacré au romantisme dans ce recueil de citations est simplement intitulé « Contre le romantisme » ! En fait, plusieurs des textes cités – par exemple ceux d'Engels sur Carlyle – sont loin de tomber dans un rejet aussi simpliste. Un autre, intitulé par Fréville « Les méfaits du romantisme », ne concerne ni la littérature ni l'art, mais certains députés conservateurs de la Diète Rhénane. Un passage dans un article par Engels critique les « enragés mangeurs de français », mais le mot « romantisme » est absent. Enfin, le

1. K. Marx, F. Engels, *Sur la littérature et l'art* éd. Jean Fréville, Paris, ESI, 1936. Un recueil en anglais, d'inspiration très différente, a paru plus récemment : *Marx and Engels on Literature and Art*, eds. L. Baxandall et S. Morawski, St. Louis et Milwaukee, Telos Press, 1973.

2. K. Marx, F. Engels, *Sur la littérature et l'art*, Introduction, p. 10.

passage qui reçoit de Fréville le titre « Le romantisme réactionnaire » est celui d'une lettre de Marx à Engels que nous allons analyser plus bas, où le mot « réactionnaire » ne figure pas : il est simplement question de deux « réactions » aux Lumières, la romantique et la socialiste.

En réalité, la position de Marx et Engels au sujet du romantisme est beaucoup plus nuancée et, surtout, plus *dialectique* que cette version caricaturale, sans doute inspirée par l'idéologie du progrès d'origine positiviste, qui a laissé son empreinte sur de larges pans de la culture de gauche en France.

QU'EST-CE QUE LE ROMANTISME ?

Avant d'aborder la question de l'attitude de Marx et Engels envers le romantisme, et, dans un deuxième temps, envers les écrivains romantiques, il est important de définir ce que nous entendons par le terme même. Nous prendrons comme point de référence ici une conception substantive du phénomène romantique, qui part de certaines suggestions de Marx et Engels sans nécessairement adopter leur terminologie pour décrire tel ou tel auteur. Selon cette conception – que nous avons tenté d'élaborer et d'illustrer ailleurs³ – le romantisme ne se limite ni à des mouvements littéraires et artistiques, ni à la période du début du XIXe siècle qui est souvent considérée comme « l'époque romantique », pendant

laquelle se développaient des courants et écoles communément appelés romantiques. À notre sens, ces mouvements s'insèrent dans une tendance culturelle bien plus vaste qui est liée à une mutation socio-historique fondamentale de grande envergure : l'avènement – progressivement au niveau mondial – d'une société régie de fond en comble par le marché, et dans laquelle les diverses valeurs qualitatives des sociétés « traditionnelles » qui l'avaient précédée sont remplacées par la seule valeur quantitative de l'argent.

C'est cette société capitaliste – d'un type sans précédent – qui va susciter des réactions de protestation ou de refus, exprimées dans de très divers domaines culturels – la philosophie politique, le droit, l'histoire, etc., aussi bien que la littérature et l'art – *au nom des valeurs qualitatives perdues du passé*. C'est cette révolte culturelle et multiforme – empreinte de nostalgie pour certains idéaux du passé, sans nécessairement vouloir restaurer des formations sociales révolues – qui constitue pour nous le romantisme. Née vers le milieu du XVIIIe siècle en même temps que le capitalisme se construit et s'impose en Angleterre et en Europe, elle perdure jusqu'à nos jours, puisque, malgré d'importantes transformations de ses modalités, le système socio-économique contre lequel elle s'élève persiste et fait sentir ses conséquences de plus en plus universellement.

3. Voir notamment notre *Révolte et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992, ainsi que le numéro de la revue *Europe* consacré au « Romantisme révolutionnaire ».

Pendant cette longue durée de la modernité capitaliste, tous les intellectuels, artistes et écrivains ne sont pas « romantiques » selon cette conception, loin s'en faut. Il y a, d'une part, ceux qui acceptent globalement le *statu quo* de la société moderne ; mais aussi, parmi ceux qui contestent l'ordre capitaliste, certains le font au nom de la modernité elle-même, ou de certaines valeurs – la raison, la science, l'individu – devenues hégémoniques dans la modernité. Pour que l'on puisse parler de vision ou de perspective romantique, il faut que la critique anti-capitaliste se fasse en s'inspirant d'une certaine idée du passé, au nom de ce qu'incarnait un certain passé, même si on ne souhaite pas sa reconstitution tel quel.

MARX, ENGELS ET LE ROMANTISME

Certes, Marx et Engels, héritiers critiques des Lumières, n'étaient pas des romantiques à part entière selon cette définition. Cependant, la critique romantique de la civilisation capitaliste – développée par des penseurs politiques, des économistes, des anthropologues, des socialistes – n'en est pas moins une source extrêmement importante, et généralement négligée, de leur réflexion. Quelques textes-clé permettent de rendre compte de leur attitude générale envers la perspective romantique telle que nous la définissons.

Dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), Marx et Engels se réfèrent au « socialisme féodal » – probablement

une référence au mouvement « Jeune Angleterre » (Disraeli, Carlyle) et à certains légitimistes français – comme un courant où se mélangent « écho du passé » et « menace de l'avenir » ; malgré leur « complète incapacité à comprendre la marche de l'histoire moderne », ces penseurs ont eu le mérite de « frapper la bourgeoisie en plein cœur par une critique amère et spirituellement mordante ». Plus important à leurs yeux est le « socialisme petit-bourgeois » de Sismondi – le plus éminent des économistes que l'on pourrait qualifier de romantiques au XIX^e siècle – dont ils soulignent les apports : « Il analysa, avec la plus grande sagacité, les contradictions inhérentes aux rapports de production modernes. Il a démasqué les enjolivements fallacieux des économistes ».⁴

Un des textes les plus significatifs de Marx par rapport au romantisme est un passage des *Grundrisse*, les *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857-58) : « Dans les périodes antérieures de l'évolution, l'individu jouit d'une plénitude plus grande justement parce que la plénitude de ses conditions matérielles n'est pas encore dégagée, en lui faisant face comme autant de puissances et de rapports sociaux indépendants de lui. Il est aussi ridicule d'aspirer à cette plénitude du passé que de vouloir en rester au total dénuement d'aujourd'hui. La conception bourgeoise n'a jamais réussi à aller au-delà d'une opposition contre le point de vue romantique (*Über den Gegensatz gegen jene romantische Ansicht ist die bürgerliche nie*

4. K. Marx, F. Engels, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Flammarion, trad. Emile Bottigelli, revue par Gerard Raulet, pp. 103-106, et pour les notes des traducteurs, pp. 174-175.

Herausgekommen), et par conséquent celui-ci l'accompagnera comme sa légitime antithèse (*berechtigeter Gegensatz*) jusqu'à la fin bienheureuse de la bourgeoisie». ⁵ Ce passage est intéressant à plusieurs égards : dans un premier moment, il reprend l'argument romantique sur la « plénitude » du passé pré-capitaliste ; dans un deuxième temps, il renvoie dos-à-dos l'illusion romantique du retour au passé et l'apologie bourgeoise du présent. Finalement, il considère la critique romantique du monde bourgeois comme légitime et comme une sorte de contrepoint négatif de celui-ci, qui l'accompagnera jusqu'au bout, c'est-à-dire tant qu'existera la société bourgeoise. Selon les éditeurs des *Grundrisse*, les romantiques auxquels se réfère ce passage sont Adam Müller, l'économiste conservateur, et Thomas Carlyle, sur qui nous reviendrons plus loin.

Il serait faux de limiter l'intérêt positif manifesté par Marx et Engels envers le romantisme à leurs années de jeunesse, quand ils ont été les plus proches de cette sensibilité culturelle (nous y reviendrons). Car c'est dans leurs écrits tardifs qu'on trouve une très grande attention portée aux travaux des anthropologues et historiens d'inspiration romantique, au sujet des communautés dites « primitives » : Maurer, Niebuhr, Morgan, Bachofen. La motivation de cet intérêt est directement politique, comme l'affirme Marx dans une lettre concernant l'historien allemand Georg Ludwig Maurer, adressée à Engels le 25 mars 1868 – un document

hautement significatif qui dessine à la fois une affinité et une distance envers le romantisme : « La première réaction contre la Révolution française et l'idéologie des Lumières qui lui était liée a été naturellement de voir tout sous l'angle moyenâgeux, romantique, et même des gens comme Grimm n'en sont pas exempts. La deuxième réaction – et elle correspond à l'orientation socialiste [...] consiste à plonger par-dessus le Moyen Age dans l'époque primitive de chaque peuple. Et les gens sont tout surpris de trouver dans le plus ancien le plus moderne, et même des égalitaires à un degré qui ferait frissonner Proudhon ». ⁶ Ce que Marx ne semble pas prendre en compte, c'est que le romantisme n'est pas nécessairement attaché à l'« angle moyenâgeux » : la référence à un passé « primitif » égalitaire est aussi une des formes que peut prendre la critique romantique de la civilisation, depuis Rousseau et son *Discours sur les origines de l'inégalité* jusqu'aux anthropologues dont il est question ici.

L'auteur romantique fasciné par le Moyen-Age que Marx cite dans cette lettre est Jacob Grimm, qui avait publié, en collaboration avec son frère Wilhelm ainsi qu'avec Arnim et Brentano, un célèbre recueil de contes populaires germaniques. Mais Grimm était aussi un philologue et historien du droit, et c'est probablement dans ce contexte que Marx va se référer une deuxième fois à lui, dans la continuation de cette même lettre à Engels : « D'ailleurs même Grimm, etcetera,

5. K. Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Paris, Anthropos, 1967, trad. Roger Dangeville, p. 99. Nous avons corrigé la traduction française, imprécise, en la confrontant avec l'original allemand, *Grundrisse der Kritik der Politischen Ökonomie*, Berlin, Dietz Verlag, 1953, p. 80.

6. K. Marx, Lettre à Engels du 25 mars 1858, in Marx, Engels, *Ausgewählte Briefe*, Berlin, Dietz Verlag, 1953, p. 231. (la traduction par J. Fréville, *op. cit.* p. 126, est très défectueuse). Marx n'utilise pas le terme *Aufklärung* (Lumières), mais *Aufklärertum*, une expression plus péjorative, que nous avons traduit par « idéologie des Lumières » (Fréville avait traduit par « progrès »).

7. Marx, *Augewählte Briefe*, p. 234.

trouvent déjà chez César que les allemands s'installaient toujours par des communautés familiales et non comme des individus : 'gentibus cognationibusque, qui uno coiereant'.⁷ En d'autres termes : chez le même Grimm, censé incarner les illusions médiévalistes du romantisme, on trouve, au même titre que chez Maurer, l'intérêt pour les formes communautaires « primitives » de la Germanie antique, telles que Jules César les avait décrites.

D'une manière générale, on retrouve dans les écrits de Marx et Engels de nombreux thèmes inspirés par la critique romantique de la civilisation capitaliste. C'est le cas, notamment, de la dénonciation du caractère brutalement *quantificateur* de l'*ethos* bourgeois, la dissolution de toutes les valeurs qualitatives – culturelles, sociales ou morales – par la seule valeur quantitative, mesurée par l'argent. C'est une problématique largement développée dans les *Manuscrits de 1844*, mais on la retrouve aussi dans un étonnant passage de *Misère de la Philosophie* (1847) : « C'est le temps où les choses qui jusqu'alors étaient [...] données mais jamais vendues, acquises mais jamais achetées – vertu, amour, opinion, science, conscience, etc. – où tout enfin passa dans le commerce. C'est le temps de la corruption générale, de la vénalité universelle [...] ». ⁸ Ou encore dans les célèbres lignes du *Manifeste du parti communiste* qui dénoncent une société envahie par les « eaux glacées du calcul égoïste », où le seul lien entre les

8. K. Marx, *Misère de la Philosophie*, Paris, Ed.Sociales, 1947, p. 33.

êtres humains qui subsiste est le « paiement comptant », le *cash nexus*, bref, une société dont la classe dominante, la bourgeoisie « a dissous la dignité personnelle dans la valeur d'échange ». ⁹ Ce qui caractérise ces critiques comme romantiques, c'est la comparaison – implicite ou explicite – avec un passé pré-capitaliste, où cette corruption des rapports sociaux n'avait pas encore eu lieu.

Il est clair que certains thèmes d'origine romantique reviennent souvent dans les écrits de Marx et Engels, aussi bien dans leur jeunesse qu'à l'époque de la « maturité », et notamment : 1) la dégradation du travail humain par les méfaits du machinisme et de la division du travail; 2) la perte, dans le processus de civilisation, des qualités humaines des communautés dites « primitives », depuis les sociétés gentiles du passé jusqu'aux tribus iroquoises, ou les communautés rurales russes, perçues comme des sociétés libres, égalitaires, communautaires. Si ces éléments thématiques ne sont qu'une facette de la pensée des fondateurs du marxisme, et ne constituent pas une perspective globale, il n'en est pas moins vrai que cette *dimension* romantique est cruciale en même temps que méconnue.

MARX ET ENGELS SUR LES ÉCRIVAINS ROMANTIQUES

Contrairement à une image communément partagée à leur égard, pour Marx et Engels la littérature d'imagination

9. Marx, Engels, *Manifeste du parti communiste*, p. 76.

a toujours revêtu une importance fondamentale. Dans sa jeunesse Marx avait lui-même écrit des textes littéraires – principalement des poésies –, et avait même songé à devenir écrivain. Par la suite, tout au long de leur collaboration Marx et Engels s'intéressaient intensément à la littérature tant classique que moderne, lisaient très largement dans ces littératures et émaillaient leurs écrits – y compris leur correspondance – de références littéraires.¹⁰ En outre, loin d'être un simple « violon d'Ingrès » leur intérêt pour les œuvres esthétiques, qui implique une certaine manière de concevoir l'art, est intégralement lié à leur vision d'ensemble.¹¹ Cependant, malgré cette importance de la littérature et de l'art pour les fondateurs du marxisme, il existe relativement peu de textes où ils développent leurs idées sur les mouvements, les auteurs et les textes en quelque détail. Dans beaucoup de cas, il s'agit de remarques fragmentaires, souvent mélangées avec des commentaires sur des questions politiques, historiques, etc. En abordant des questions concernant Marx, Engels et les œuvres littéraires on peut néanmoins faire appel à une autre source d'information, assez riche : les témoignages de personnes les ayant connus dans leur entourage familial. Comme avec tous les souvenirs personnels – souvent racontés longtemps après les faits et parfois peu fiables –, cette ressource est à utiliser avec précaution. Ceci étant dit, en recoupant les différents textes et témoignages il est possible de dégager un certain nombre

de points de vue avec assez de certitude, ou, dans d'autres cas, d'étayer des hypothèses plausibles.

Comme nous l'avons déjà dit, en explorant l'approche de Marx et Engels des écrivains et des œuvres romantiques, nous ne nous limiterons pas à ceux qu'ils ont eux-mêmes désigné comme tels. Dans le cas de certains auteurs « réalistes » – tels que Balzac et Dickens – il n'est pas sûr qu'ils les auraient reconnus comme étant des romantiques. Il n'en est pas moins vrai que leurs commentaires sur eux cadrent bien avec la conception du romantisme que nous avons indiquée plus haut – une conception qui n'est pas si éloignée de celle que Marx lui-même suggère dans les *Grundrisse*. Quant à leurs propres notions, ils se référaient au départ surtout à « l'école romantique » de l'époque. Comme l'affirme Stefan Morawski, « Marx et Engels commencèrent tous deux, indépendamment, comme partisans de ce mouvement, mais le rejetèrent sous l'influence de Hegel [...]. Dans le contexte des courants intellectuels de la première moitié des années 1840, ils étaient sans doute antiromantiques. Cependant, dans un sens plus large Marx et Engels furent bercés par le romantisme [...] ».¹² Par la suite, s'ils ont continué dans l'ensemble à être hostile à l'école et son idéologie, telles qu'ils les concevaient, et si Marx a fustigé à plusieurs endroits les romantiques français Chateaubriand et Lamartine,¹³ ils ont manifesté leur admiration envers un nombre considérable

10. L'étendue de la culture littéraire de Marx est démontrée, et son utilisation dans les écrits de celui-ci magistralement analysée, dans S. S. Prawer, *Karl Marx and World Literature*, Oxford, Oxford U P, 1976.

11. Comme Terry Eagleton le note dans sa préface à la traduction anglaise, l'un des principaux apports de l'étude de Mikhail Lifshitz, *La philosophie de l'art de Karl Marx* (édition russe : 1933) est « d'analyser les jugements esthétiques de Marx comme un élément à l'intérieur de son développement théorique général » et de montrer, chez Marx, « le dialogue soutenu et constant avec les productions de l'imagination » : Mikhail Lifshitz, *The Philosophy of Art of Karl Marx*, trad. R. B. Winn, Londres, Pluto P, 1973, p. 7.

12. *Marx and Engels on Literature and Art*, introduction, p. 44.

13. Dans le cas de Lamartine, les attaques de Marx sont uniquement dirigées contre son rôle politique. Sur l'attitude de Marx envers ces deux auteurs, voir Prawer, *Karl Marx and World Literature*, pp. 162-64, 165, 169, 205-06, 257, 271, 420.

d'écrivains qui font partie de la mouvance romantique au sens que nous l'entendons. Dans ce qui suit, nous aborderons les principaux de ces auteurs, après avoir traité des lectures, goûts et productions romantiques de Marx dans sa jeunesse, et de leur suite dans le milieu familial plus tard dans sa vie.

ÉPOQUE DE JEUNESSE DE MARX

Pendant la période de ses études universitaires (1835-41), d'abord à Bonn et ensuite à Berlin, Marx était proche des courants romantiques allemands et a commencé par écrire lui-même des œuvres littéraires à caractère romantique, pour ensuite devenir de plus en plus critique à l'égard de ces courants et de ses propres créations dans le genre. A Bonn en 1835 Marx a suivi les cours d'A. W. Schlegel, l'un des fondateurs du mouvement allemand, et à Berlin il a connu personnellement Bettina von Arnim, qui était un membre important du cercle romantique de l'époque.¹⁴ Les nombreuses poésies, le premier acte d'un drame, et les premiers chapitres d'un roman satirique, rédigés par Marx dans les premières années de ses études, recèlent des caractéristiques romantiques marquées. L'ébauche romanesque est dans la veine fantastique et comique d'E. T. A. Hoffmann, et les poèmes expriment non seulement une imagerie typique de l'école romantique allemande – harpes et bateaux enchantés, chant des sirènes, rêveries nocturnes, etc.¹⁵ – mais aussi certains thèmes essentiels du romantisme : le sens de déshumanisation éprouvé par le poète dans la grande

ville moderne, le manque de grandeur de la réalité présente, la nostalgie d'un véritable foyer (*Sehnsucht*). Dans un poème, le monde bourgeois actuel est comparé à un « théâtre de singe » qui évacue les émotions et la fantaisie, réduisant l'existence aux « formules mathématiques » et au purement corporel.¹⁶

Dans ces premiers écrits, le seul remède aux maux du présent est de rester à l'écart dans l'univers poétique, et c'est ce refus de s'engager dans le monde, perçu comme le trait qui définit l'école romantique, que Marx finira par rejeter. Mais cela ne signifie pas qu'il renie pour autant tous les éléments de la vision romantique qui l'avaient attiré. Cette persistance d'aspects du romantisme est d'ailleurs suggérée dans la fameuse lettre que Marx écrit à son père en 1837, pour signaler l'avènement d'un nouveau point de vue chez lui, en prise avec le réel, annoncé dans ses poèmes les plus récents : « [...] ces derniers poèmes sont les seuls qui m'aient fait entrevoir soudain, comme par l'effet d'une baguette magique [...], le royaume de la vraie poésie, pareil à quelque lointain palais féerique, et toute mes créations tombèrent en poussière ».¹⁷ Ici le jeune Marx décrit son retour au réel par des métaphores de fantaisie – la « baguette magique » et le « palais féerique ». En effet, il ne perdra pas, dans sa « maturité », son goût pour le fantastique – le jeu libre de l'imagination -, et pour certains écrivains romantiques qui le cultivent.

14. Voir *ibid.*, p. 9.

15. Voir Werner Blumenberg, *Portrait of Marx*, trad. D. Scott, New York, Herder and Herder, 1972 (première édition allemande : 1962), p. 22.

16. Lifshitz, *The Philosophy of Art of Karl Marx*, p. 16.

17. Marx, Engels, *Sur la littérature et l'art*, p. 113.

MARX EN FAMILLE

C'est dans l'intimité du cercle familial (qui comprenait de nombreux amis, dont Engels au premier chef) que l'on voit le mieux cette continuité. Car si Marx n'a pas continué à écrire des œuvres littéraires à partir des années 1840, selon de multiples témoignages il a exercé son imagination – à forte coloration romantique – oralement dans des contes à l'intention de ses filles. Selon Paul Lafargue, plus tard le mari d'une de ces filles, Laura, « lorsqu'[elles] étaient encore petites, il leur raccourcissait la promenade, en leur racontant des contes de fées qui n'en finissaient jamais, contes qu'il inventait en marchant et qu'il allongeait selon la longueur de la route... ». Or, Eleanor, la cadette des filles, donne des détails plus précis sur un de ces contes en particulier : « Quant à moi, de toutes ces innombrables et merveilleuses histoires que me racontait Mohr, j'aimais le plus l'histoire de Hans Röckle. Elle durait des mois et des mois ; elle se composait de toute une série d'histoires [...] Hans Röckle était un magicien à la Hoffmann, avec une boutique de jouets et jamais d'argent dans sa poche. Dans sa boutique on trouvait les objets les plus extraordinaires : des hommes et des femmes en bois, des géants et des nains, des rois et des reines, des maîtres et des compagnons [...] Bien qu'il fût un magicien, Hans ne pouvait jamais payer ses dettes [...], aussi devait-il contre son gré vendre au diable toutes ses belles choses ».¹⁸

L'inspiration que Marx pouvait trouver chez E. T. A. Hoffmann est attestée ailleurs. À la fin des années 1860 Marx envoya un exemplaire d'un des contes de celui-ci – « Petit Zaches » (*Klein Zaches genannt Zinnober*) – non seulement à des amis de la famille (les Kugelmann) mais aussi à Engels. Or, comme le remarque pertinemment S. S. Prawer, « on ne trouve pas, dans la littérature mondiale, un symbole plus juste de l'aliénation que [ce] conte au sujet d'un nain déformé à qui on attribue, à cause d'un puissant sortilège, tout ce qui est bon et louable, exprimé et accompli par d'autres ».¹⁹

Marx était donc un lecteur qui appréciait le fantastique romantique d'Hoffmann. Selon Paul Lafargue, il goûtait énormément aussi la poésie – qui puise dans les légendes et le folklore de son pays – du romantique écossais Robert Burns, dont il écoutait avec plaisir ses filles réciter les vers à haute voix.²⁰ Plus généralement, dans la famille on lisait des œuvres littéraires à haute voix autant qu'on les discutait. Or, dans ces discussions et lectures familiales, une place importante était réservée à certains des auteurs romantiques que nous allons maintenant examiner de plus près, par référence à Marx et Engels tous deux, dans leurs écrits comme dans les témoignages personnels.

THOMAS CARLYLE

Essayiste politique, correspondant de Goethe, à mi-chemin entre philosophie et littérature, Thomas Carlyle est un

19. Prawer, *Karl Marx and World Literature*, p. 373.

20. Marx, Engels, *Sur la littérature et l'art*, p. 176

18. *Ibid.*, pp. 179, 181-82.

des écrivains romantiques les plus appréciés par Marx et Engels. C'est à son essai sur le Chartisme (1843), attentivement lu et annoté par Marx en 1845 et abondamment cité dans le livre d'Engels sur la situation de la classe laborieuse en Angleterre (1845), qu'ils vont emprunter la critique du « *cash nexus* » dans le *Manifeste du parti communiste*. L'auteur de cette expression n'est pas mentionné en 1848, mais Marx y fait référence, en citant un paragraphe de son essai, dans les *Grundrisse*. Quant à Engels, il publie en 1844 un compte rendu chaleureux de *Past and Present* (1843) de Carlyle, dont il cite, avec approbation, les virulentes philippiques contre le « Mammonisme », la religion du dieu de l'argent. Certes, reconnaît-il, « Thomas Carlyle est à l'origine un tory », mais cette option conservatrice n'est pas sans avoir un lien avec les qualités de son livre : « Il est sûr qu'un whig n'aurait jamais pu écrire un livre qui fut à moitié aussi humain que *Past and Present* ». ²¹ Quelques années plus tard Engels revient à la charge dans un article sur Carlyle publié en 1850. Tout en critiquant sévèrement le tournant réactionnaire de cet auteur après la révolution de 1848, il garde toute son estime pour ses essais antérieurs : « Thomas Carlyle a le mérite de s'être dressé, par ses écrits, contre la bourgeoisie, à une époque où les conceptions, goûts et idées de celle-ci dominaient entièrement la littérature anglaise officielle, et cela d'une façon qui parfois était même *révolutionnaire*. [...] Mais dans tous ses écrits, la critique du présent est *étroitement liée* à

une apothéose extraordinairement peu historique du Moyen Age, qui est aussi très fréquente chez les *révolutionnaires* anglais, par exemple Cobbett et une partie des chartistes ». ²² Ce passage est très important pour saisir la compréhension, éminemment dialectique, du romantisme par Engels. D'une part, il se rend compte que la critique romantique du présent est « étroitement liée » à sa nostalgie – et souvent son idéalisation – du passé ; d'autre part, il prend acte du fait que cette critique peut parfois prendre une dimension véritablement révolutionnaire.

BALZAC

Pour Jean Fréville, comme pour beaucoup de critiques littéraires classiques, Balzac n'est pas romantique puisqu'il est réaliste. Or il existe plusieurs auteurs marxistes – parmi lesquels J.O. Fischer, Pierre Barbéris et, dans certains écrits, Georges Lukacs – qui se rendent parfaitement compte que l'auteur de la *Comédie Humaine* était à la fois romantique et réaliste. Si le romantisme est, comme Marx le reconnaît dans les *Grundrisse*, la critique de la société bourgeoise au nom d'une plénitude passée, Balzac est bel et bien un romantique.

Marx avait une véritable vénération pour Balzac. *Le Capital* est rempli de références aux intuitions profondes du romancier, ainsi que la correspondance avec Engels. Nous avons à ce sujet un témoignage révélateur de Paul Lafargue : « Ses

21. F. Engels, « Die Lage Englands », 1844, in Marx, Engels, *Werke*, Berlin, Dietz Verlag, 1961, vol. 1, pp. 538, 542. Le parti tory était celui des conservateurs, et le whig celui des libéraux bourgeois.

22. F. Engels, « Thomas Carlyle », 1850, in *ibid.*, vol. 7, p. 255, (souligné par nous).

23. Paul Lafargue, « Les goûts littéraires de Marx », in Marx, Engels, *Sur la littérature et l'art*, p. 177.

romanciers préférés étaient Cervantès et Balzac. [...] Il avait une telle admiration pour Balzac qu'il se proposait d'écrire un ouvrage critique sur la *Comédie Humaine*, dès qu'il aurait terminé son œuvre économique».²³ Cette passion était partagée par Engels, qui propose, dans une célèbre lettre à une écrivaine anglaise, Miss Harkness, en avril 1888, l'analyse suivante : « Balzac, que j'estime être un maître du réalisme infiniment plus grand que tous les Zolas, passés, présents et à venir, nous donne dans sa *Comédie humaine* l'histoire la plus merveilleusement réaliste de la société française, en décrivant [...] la pression de plus en plus grande que la bourgeoisie ascendante a exercé sur la noblesse qui s'était reconstitué après 1815 [...]. Il décrit comment les derniers restes de cette société, exemplaire pour lui, ont peu à peu succombé devant l'intrusion du parvenu vulgaire de la finance ou furent corrompus par lui [...]. J'ai plus appris [chez Balzac], même en ce qui concerne les détails économiques (par exemple la redistribution de la propriété réelle et personnelle après la révolution), que dans tous les livres des historiens, économistes, statisticiens professionnels de l'époque, pris ensemble. Sans doute, en politique, Balzac était légitimiste ; sa grande œuvre est une élégie perpétuelle qui déplore la décomposition irrémédiable de la haute société ; ses sympathies sont du côté de la classe condamnée à mourir. Mais malgré tout cela, sa satire n'est jamais plus tranchante, son ironie plus amère que quand il fait agir ces aristocrates [...] ». Engels attribue

la lucidité de Balzac à ce qu'il appelle le « triomphe du réalisme » sur ses « préjugés politiques », mais on peut se demander si, comme dans le cas de Carlyle, cette lucidité n'est pas « étroitement associée » à sa nostalgie du passé. Son ironie amère concernant l'aristocratie de son époque n'est-elle pas inspirée précisément par le constat de sa corruption par l'argent de la bourgeoisie?²⁴

CHARLES DICKENS

Marx admirait aussi les écrivains réalistes anglais, dont certains sont, comme Balzac, en même temps des romantiques. Dans un article sur la bourgeoisie anglaise d'août 1854, il écrit ceci :

« La brillante école moderne des romanciers anglais, dont les pages démonstratives et éloquentes ont révélé au monde plus de vérités que tous les politiciens professionnels, publicistes et moralistes pris ensemble, a décrit toutes les couches de la classe moyenne, depuis le rentier 'hautement respectable', détenteur de valeurs d'État, qui considère avec dédain toutes les affaires, jusqu'au petit boutiquier et au clerc d'avoué. Et comment Dickens et Thackeray, Miss Brontë et Mistress Gaskell les ont-ils dépeints ? Pleins de vanité, d'affectation, de tyrannie mesquine et d'ignorance ; et le monde civilisé a confirmé leur jugement par une épigramme qui les flagelle et qu'il a attachée à cette classe en disant 'qu'elle était

24. F. Engels, « Lettre à Miss Harkness », avril 1888, in *ibid.*, pp. 148-149.

servile à l'égard des ses supérieurs et tyrannique à l'égard de ses inférieurs'.²⁵

Ce passage – dont l'argument allait être repris par Engels dans une formulation semblable à propos de Balzac, dans le passage cité plus haut,²⁶ – révèle la formidable source de connaissance que signifie pour Marx un certain type de littérature réaliste, dont la critique à la fois sociale et morale, souvent d'inspiration romantique, est lucide et impitoyable. Le terme anglais « *middle class* » signifie plutôt « bourgeoisie » que « classe moyenne ». Sans être un légitimiste comme Balzac, Dickens n'était pas moins un écrivain romantique, profondément influencé par Carlyle, dont il reprend de nombreux thèmes – notamment la critique du machinisme et de la quantification marchande – dans ses romans. À quelles œuvres de Dickens se réfère Marx ici ? Il connaissait bien *Oliver Twist*, dont le premier chapitre présente un tableau inoubliable de la souffrance des enfants pauvres internés dans un orphelinat et victimes de la cruelle « philanthropie » bourgeoise. Marx en cite un passage dans *Le Capital*, à propos de l'usage capitaliste des machines, mais il s'agit d'une phrase du bandit Bill Sikes, sur l'impossibilité de critiquer l'usage du couteau pour égorger ses victimes sans abolir cet instrument précieux et revenir à la barbarie.²⁷ Le plus probable, c'est que la phrase de l'article de 1854 concerne *Temps Difficiles (Hard Times)*, qui venait d'être publié en forme de

feuilleton (à partir d'avril 1854), et qui dénonçait, avec une ironie cinglante, la « tyrannie mesquine » des bourgeois, leur esprit froid et quantificateur, leur utilitarisme borné, et les conséquences néfastes du machinisme industriel.

LES SŒURS BRONTË

Dans l'énumération des romanciers anglais ci-dessus se trouve également « Miss Brontë ». Il n'est pas précisé laquelle des trois sœurs – Emily, Charlotte, Anne –, toutes romancières, est désignée ainsi. Un témoin du milieu familial atteste que les deux premières au moins étaient connues et admirées de la famille Marx. L'écrivaine Marian Comyn, amie d'enfance d'Eleanor Marx, se rappelle d'avoir été impressionnée par le nombre d'ouvrages de littérature anglaise dans la bibliothèque du père de celle-ci, mais raconte plus particulièrement « une discussion au déjeuner sur des auteurs victoriens, et l'admiration exprimée par toute la famille pour Charlotte et Emily Brontë, toutes les deux placées loin au-dessus de George Eliot ».²⁸

L'allusion faite par Marx dans l'article de journal en 1854 aurait pu se référer à l'unique – mais aussi très grand – roman d'Emily Brontë, *Wuthering Heights* (Hauts de Hurlevent), publié en 1847. Cet ouvrage, qui dépeint une passion amoureuse tourmentée, associée à la nature sauvage de l'extrême nord de l'Angleterre et à son folklore « primitif », met en

25. K. Marx, « La classe moyenne anglaise », *New York Tribune*, 1 août 1954, in *ibid.*, p. 134.

26. S. S. Prawer signale (*op. cit.*, p. 237) que selon les éditeurs des *Œuvres complètes* de Marx et Engels (MEW), l'article que nous venons de citer aurait pu être révisé considérablement par les rédacteurs du journal. Mais la similarité de formulation entre notre citation et la précédente, d'Engels, serait une indice, entre autres, que le texte final de l'article ne trahit pas essentiellement la pensée de Marx (et d'Engels).

27. K. Marx, *Das Kapital*, vol. 4, p. 465, cité dans Marx, Engels, *Über Kunst und Literatur*, Berlin, Verlag Bruno Henschel und Sohn, 1948, p. 59.

28. Marian Comyn, « My Recollections of Karl Marx », *The Nineteenth Century and After*, Vol 91, janvier 1922. Ce mémoire a été mis en ligne : <http://www.marxists.org/subject/women/authors/comyn/marx.htm>. Voir pp. 6-7.

29. Pour une excellente analyse marxiste de ce roman, voir le chapitre consacré à lui dans Terry Eagleton, *Myths of Power : A Marxist Study of the Brontës*, Londres, Macmillan, 1975.

30. Prawer, *Karl Marx and World Literature*, p. 396.

31. *Ibid.*, p. 377.

32. Pour une analyse du conflit de classe dans *Shirley*, voir Patricia Ingham, *The Brontës*, Oxford, Oxford U P, 2006, pp. 110-121.

scène aussi, dans une représentation à la fois subtile et violente, la déshumanisation et la réification des liens humains dans les rapports de classe modernes.²⁹ Mais, comme le remarque S. S. Prawer, on ne trouve aucune référence explicite à Emily Brontë ou à son roman dans l'œuvre écrite de Marx.³⁰ Prawer signale, par contre, une allusion significative à Charlotte, dans une lettre de Marx à sa fille, Jenny, en 1869, lors d'une visite dans le Yorkshire, la région où vécut les sœurs Brontë. Dans un passage, il décrit un paysage « d'arbres magnifiques et [d'un] groupe de montagnes en amphithéâtre, les unes surmontant les autres, entourées de ce voile bleu qui enchante tellement Currer Bell [pseudonyme de Charlotte Brontë] ». ³¹ Bien qu'il ne soit pas nommé, le roman dans lequel paraît ce « voile bleu » enchanteur est, non pas *Jane Eyre* mais *Shirley* (1849). Or ce « roman industriel » met en scène le conflit de classe qui oppose des ouvriers de textile mis au chômage par l'introduction de nouvelles machines, et le patron – arrogant, tyrannique et insensible à tout sauf ses profits – de leur usine. Comme dans certains autres textes romantiques du même type, c'est par l'agence d'une femme que celui-ci est amené à une prise de conscience (partielle) de ses torts. Il n'est pas impossible, donc, que Marx pensait tout particulièrement à *Shirley* lorsqu'il incluait « Miss Brontë » dans sa liste de la « brillante école » anglaise.³²

SHELLEY ET BYRON

C'est une illustration frappante de la nature tendancieuse et trompeuse de la présentation faite par J. Fréville des vues de Marx et Engels, que l'inclusion par lui, dans la section « pour une littérature révolutionnaire », d'un commentaire très laudatif d'Engels sur ces deux poètes archi-romantiques : « Shelley, le génial et prophétique Shelley, et Byron, avec son ardeur sensuelle et son amère satire de la société existante trouvent la plupart de leurs lecteurs parmi les ouvriers ; les bourgeois n'en possèdent que des éditions expurgées, *family editions*, qui sont accommodées au goût de la morale hypocrite du jour [...] ». ³³ En effet, il aurait été difficile de mettre cette citation dans la section intitulée « contre le romantisme » !

La seule autre mention de Shelley et de Byron dans le recueil de Fréville concerne un distinguo entre les deux poètes, censé avoir été fait par Marx, mais rapporté seulement par autrui. En l'occurrence il s'agit d'un passage dans le pamphlet « Shelley socialiste », publié en 1888 par Edward Aveling, avec la collaboration d'Eleanor Marx, sa malheureuse compagne³⁴ : « Marx [...] aimait à répéter : 'La véritable différence entre Byron et Shelley réside en ceci : ceux qui les comprennent et les aiment considèrent comme un bonheur que Byron soit mort à trente-six ans, car il serait devenu un bourgeois réactionnaire s'il avait vécu plus longtemps ; ils regretteront, par contre, que Shelley soit mort à vingt-neuf

33. Engels, « La situation de la classe laborieuse en Angleterre », *Œuvres*, t. IV ; cité dans Marx, Engels, *Sur la littérature et l'art*, pp. 159-60.

34. L'histoire de leur relation est bien connue : vivant en ménage conjugal avec Eleanor Marx pendant des années, Aveling mena de multiples liaisons amoureuses et finit par la quitter pour une jeune actrice ; mais, atteint d'une maladie grave il revint se faire soigner par Eleanor ; partiellement remis il lui confia qu'il avait secrètement épousé l'actrice et comptait la rejoindre. Si ces comportements ne furent pas sans doute l'unique cause du suicide d'Eleanor Marx, survenu peu après, il ne fait pas de doute qu'ils y ont grandement contribué.

35. Marx, Engels, *Sur la littérature et l'art*, p. 180.

36. Praver, *Karl Marx and World Literature*, p. 397. La phrase citée est d'Yvonne Kapp, la biographe d'Eleanor Marx.

ans, car il était entièrement révolutionnaire et aurait appartenu toujours à l'avant-garde du socialisme ».³⁵ Pour S. S. Praver, cependant, cette déclaration est un cas caractérisé de témoignage non fiable. Car, insiste-t-il, lorsque Marx fait allusion à Byron dans ses écrits, c'est toujours « avec une approbation évidente. [...] Ce que nous savons de la sensibilité littéraire et de la perspicacité politique de Marx ne suggère pas qu'il était assez obtus pour voir un 'réactionnaire bourgeois' potentiel dans l'auteur de *Don Juan*. Nous en savons beaucoup, par contre, sur la 'propension à falsifier les faits' d'Edward Aveling ».³⁶ A la différence de Fréville, qui a tendance à vouloir distribuer de bons et de mauvais points idéologiques, Praver reconnaît la capacité de Marx à passer outre à ce genre de jugement, ce qui permet souvent à ce dernier de reconnaître les qualités des auteurs romantiques qui ne se conforment pas entièrement à sa propre perspective. Il nous semble plus probable, donc, que Marx, tout comme Engels, appréciait sans distinctions l'apport littéraire de ces deux écrivains.

WALTER SCOTT

C'est aussi dans des témoignages personnels – mais qui sont, en l'occurrence, considérablement plus fiables – que nous apprenons la grande estime qu'avait Marx pour le romancier historique, Walter Scott. Paul Lafargue, qui s'est entretenu quotidiennement avec lui pendant des années

sur les sujets les plus divers, affirme dans son mémoire que Marx « était, comme Darwin, grand lecteur de romans. [...] Les auteurs modernes qui le tentèrent le plus étaient Paul de Kock, Charles Lever, Alexandre Dumas père, et Walter Scott. Il considérait *Old Mortality*, de ce dernier auteur, comme une œuvre magistrale ». En outre, dans les souvenirs d'enfance d'Eleanor Marx, que nous avons déjà mentionnés, celle-ci atteste que parmi les lectures favorites que faisait Marx à ses filles, figurait Scott. Elle parle de « l'exaltation pour Walter Scott » qu'elle partageait avec son père pendant ses lectures, et indique, de façon plus générale : « Je dois ajouter que Marx relisait sans cesse Walter Scott ; il l'admirait et le connaissait presque aussi bien que Balzac ou que Fielding ».³⁷

On peut se demander ce qui attirait et fascinait le plus Marx dans l'œuvre de cet auteur écossais, conservateur tory passionné par le passé de son pays et plus particulièrement par les communautés primitives des clans dans les régions les plus reculées et sauvages. Peut-être prisait-il dans les fictions de Scott, comme Lukacs dans *Le roman historique*, la représentation extraordinairement vivante – et nouvelle à l'époque – du procès historique lui-même. Mais, nous fondant sur ce que nous savons de l'intérêt manifesté par Marx, comme Engels, pour les sociétés gentiles précapitalistes et les études de ces sociétés par les anthropologues, il nous semble plausible qu'une part de l'attirance se portait sur ces

37. Marx, Engels, *Sur la littérature et l'art*, pp. 177, 182-83.

sociétés et les valeurs qu'elles pouvaient incarner. Une attirance, en d'autres termes, dont les racines seraient dans la dimension *romantique* de la sensibilité de Marx.³⁸

En conclusion, il est clair que Marx et Engels, malgré leur antipathie pour certains auteurs romantiques, étaient loin d'un rejet intégral de la vision romantique, et au contraire s'en inspiraient en appréciant l'apport précieux de certains écrivains d'envergure. Quant à l'attirance qu'ils pouvaient ressentir pour certaines facettes de la littérature romantique qui la caractérisent particulièrement – le fantastique et l'onirique, le sentiment de la nature, la mise en valeur des grandeurs du passé – elle existe mais se lit seulement en filigrane, à travers les souvenirs des proches. Dans leurs propres écrits de la « maturité », ce que louent Marx et Engels, ce sont plutôt les œuvres réalistes, dont la critique féroce de la civilisation bourgeoise, d'inspiration romantique, leur semble riche d'enseignements. Ils ont appris avec ces romans, selon leur propre témoignage, plus que dans tous les écrits des historiens, économistes, statisticiens, politiciens et publicistes contemporains, pris ensemble : ce n'est pas peu ! Il faut donc considérer ces écrivains comme une des sources majeures de leur œuvre, ou, si l'on veut, des matériaux avec lesquels ils ont construit leur propre diagnostic de la *facies hippocratica* du monde capitaliste.

38. Il faut noter que dans *Le roman historique*, Lukacs, en employant une définition plus limitée du romantisme, et dans son optique anti-romantique au moment de la rédaction de l'ouvrage, ne considère pas Walter Scott comme un écrivain romantique. Voir *Le roman historique*, Paris, Payot, 1965, chapitre premier.